
Le saint Frère André à Saint-Césaire

Tenter de présenter le Frère André, c'est comme s'ingénier à prouver l'existence du Mont Saint-Grégoire, c'est comme un pléonasma historique tant ce saint de chez nous est connu. Entre les monts Rougemont et Yamaska, à Saint-Césaire précisément, notre héros y a passé plusieurs années de sa prime jeunesse. Il n'est pas question ici de raconter sa biographie, le but de cet article n'étant que de le dénicher dans les Quatre Lieux.

Pour arriver à parler du Frère André à Saint-Césaire, il faut franchir certaines étapes alors qu'il s'appelait Alfred Bessette, fils d'Isaac Bessette et de Clothilde Foisy. Il naquit le 9 août 1845 à Saint-Grégoire-d'Iberville, à l'ombre du mont Saint-Grégoire (un temps appelé le mont Johnson). Il fut ondoyé le jour même à cause de sa fragilité par l'abbé Pierre-André Sylvestre qui le lendemain refit officiellement le baptême. Son père Isaac, qui avait déménagé sa famille trois ans plus tard à Farnham, sera victime d'un accident fatal en forêt le 20 février 1855. Moins de trois ans plus tard, sa mère décède le 20 novembre 1857 de tuberculose. Elle était restée veuve avec 10 bouches à nourrir. La veille de sa mort, elle aura réuni ses enfants et leur aurait dit : « *Du haut du ciel, je veillerai sur vous* ». Le Frère André l'a prise au mot et il dira plus tard : « *Je n'ai jamais prié pour ma mère, mais je la priais* ». Les enfants alors, par la force des choses, sont dispersés : les plus âgés pouvant voler de leurs propres ailes. Marie-Rosalie Foisy, sœur de Clothilde et donc tante d'Alfred prit l'enfant en adoption.

Elle était l'épouse de Timothée Nadeau qui habitait Saint-Césaire depuis 1851. La famille de sa tante comptait trois cousines et deux cousins, tous plus jeunes que lui. Marie-Rosalie en attendait un autre.

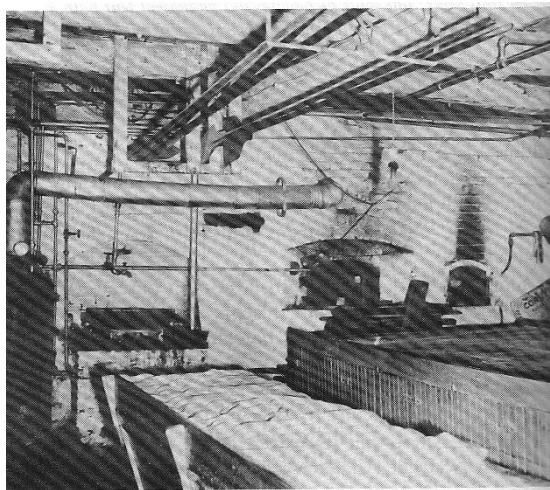


Première communion en 1858

À Saint-Césaire, il semble que La Providence a déjà l'œil sur cette âme délicate, le mettant à l'épreuve dans divers métiers de son temps. Selon sa santé précaire, il ne réussira à peu près dans rien. On le verra, successivement : cordonnier chez Damase Phaneuf... garçon de ferme... forgeron chez le « père » Demers... ferblantier chez Garceau... Au point de vue religieux, Alfred « marchera » au catéchisme et fit sa première communion le 6 ou 7 juin 1858. Il reçut le sacrement de la confirmation des mains de Mgr Jean-Paul Prince, premier évêque du nouveau diocèse de Saint-Hyacinthe. Il sera un temps, tel son modèle Saint-Joseph, apprenti-ouvrier pour la construction d'une laiterie à Sainte-Angèle-de-Monnoir. Plus souvent nommé beurrerie ou fromagerie, ce commerce à longtemps appartenu à Adélard Brasseur et disparut dans les années 1940. À ce moment-là, probablement pas à Sainte-Angèle selon certaines sources, Alfred avait un copain du nom de Pierre-Paul Demers. Ce dernier voulut l'emmenner, une bonne fois, jouer aux cartes avec les gars du rang. Alfred n'était pas intéressé. À la fin de la veillée Pierre-Paul retrouva son compagnon en prière dans leur chambre. Ils avaient chacun leur lit de sangle, c'est-à-dire un lit composé de deux châssis croisés en X sur lesquels étaient tendus des sangles ou une toile.

Saint-Césaire, épisode no 1

Plus surprenant encore pour le jeune Demers, au demeurant fort normal, lors d'une autre occasion, juste avant de se coucher, il vit un cordon qui lui enserrait grossièrement la taille : « *Maudit fou, s'écria-t-il, qu'est-ce que tu fais de ça?* ». Il faut dire qu'à Saint-Césaire, auparavant sa tante Marie-Rosalie Foisy avait décelé cet attirail servant ni plus ni moins que de torture volontaire. Elle chicana Alfred qui, une fois les remontrances passées, recommençait le même petit manège. Il avait le petit « vlimeux » profité de son séjour chez le forgeron pour se patenter une ceinture en anneaux de cuir et de « braquettes ». À son deuxième séjour à Saint-Césaire, quelques années plus tard, le curé Provençal lui défendit carrément de se servir de ce cilice. Nul ne saurait dire s'il obéit alors. En campagne en plein hiver on le surprit à l'aube foulant la neige de pieds nus. Par ailleurs, son oncle Alfred Nadeau, un homme fort et dur, s'imaginant tous les hommes comme lui, fit labourer Alfred à 12 ans. Cet oncle, entreprenant de nature, possédait une maison de pension et plusieurs voitures pour le transport des passagers. En plus des autres occupations embarrassantes, Alfred devint, un temps, conducteur de charrettes. Malhabile à contrôler les chevaux, il s'attira les foudres de son oncle. Il se rendit par la suite chez François Ouimet, le maire du village, qui le prit d'amitié. Un soir, chez lui, Alfred aurait dû se trouver à la maison à 9 heures tapant. François éteint sa pipe, se lève de sa berçante, lace ses bottines, enfile sa veste de laine et part, quelque peu inquiet, à la recherche d'Alfred dans ses divers bâtiments, le fanal à la main. Dans une demi-obscurité, le cultivateur discerne la frêle silhouette d'Alfred devant un crucifix fixé à un clou dans la grange, en train de prier...



De santé fragile et sans instruction, Alfred Bessette doit bientôt subvenir à ses besoins par ses propres moyens. Il sera tour à tour garçon de ferme, cordonnier, forgeron et boulanger. Il passe quelques mois à la boulangerie de Damase Phaneuf non loin de Saint-Césaire.

Aux États-Unis

Ici s'ouvre un intermède de quatre ans. Peu de temps avant la Confédération canadienne, aux alentours de 1867, un grand nombre de canadiens-français s'exilèrent aux États-Unis pour travailler dans les usines de textile qui offraient de meilleurs salaires. On rapporte qu'à cette époque un demi-million des nôtres traversèrent les frontières. Alfred est du nombre. De 1863 à 1867, il s'en va travailler aux « États », entre autre au Connecticut, à Mossop, Hartford et Phoenix. Il apprit l'anglais, lui qui n'avait à peu près pas d'instruction, ne sachant pratiquement pas lire et pouvant à peine signer son nom.

Ses biographes soupçonnent qu'il revint « en Canada » parce que lui et certains de ses concitoyens manquaient terriblement des secours de la religion. De toute façon Alfred Bessette a laissé peu de traces de ses quatre ans chez l'Oncle Sam. Dans son âge avancé, devançons un peu les choses, le Frère André se rendra à quelques reprises visiter parents et amis aux États, pour se reposer, certes, mais souvent en vain. L'incognito ne lui sied guère. Les Américains, nouveaux et anciens, l'avaient surnommé : « The Miracle Man »... et le retraçaient plus vite que nos modernes GPS.

Saint-Césaire épisode no 2

En 1867, donc, le futur thaumaturge entreprend son deuxième séjour à Saint-Césaire. Il y descend du train avec l'impression d'être (j'hésite à écrire le mot)... un raté. Rien jusqu'ici ne lui a réussi. Alfred a 22 ans et il rentre au pays les poches vides et le vague à l'âme. Avant de renouer avec son grand bienfaiteur, Alfred va demeurer un temps chez le curé de Farnham, l'abbé Quinn qui lui confie des tâches plus ou moins bizarres : le soin du cheval, le jardin et les gros travaux physiques de la cure, au grand dam silencieux d'Alfred qui, de toute façon, n'était à l'aise nulle part. À Farnham il ira prier sur la tombe de ses parents.



Joseph André Provençal

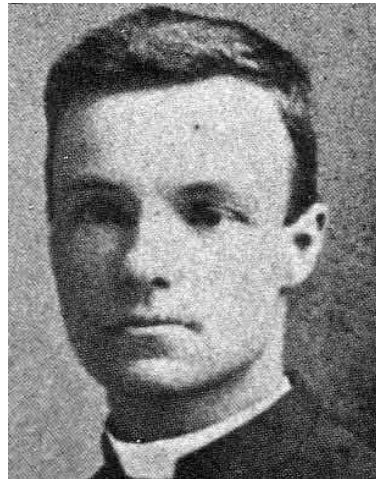
C'est son bienfaiteur, le curé de Saint-Césaire qui accueille Alfred à son retour des États-Unis, en 1867. Ce curé depuis longtemps, a noté sa grande piété, sa dévotion à la Passion du Christ et sa confiance sans limite à Saint-Joseph. Curieusement, cette dernière caractéristique s'était ancrée encore plus en lui, lors de son séjour chez nos voisins. C'est la Providence, qui le mettra en relation étroite entre eux deux. Son Nom : Joseph André Lorrain Provençal. Quand à son oncle dont on a parlé précédemment, il tenait maintenant un magasin à Saint-Césaire; mais leurs relations ne sont pas fréquentes. Quand le curé Provençal avait besoin de son protégé Alfred, il le trouvait priant Saint-Joseph en quelque part, ou à l'église paroissiale presque toute la journée du dimanche ou les jours de pluie. Ce prêtre avait longtemps rêvé d'un institut semblable à celui qu'il avait fondé pour les filles. Son vœu se réalisa bientôt, les travaux du collège commercial, dédié à Saint-Joseph débutèrent en 1869.

Alfred réalise de plus en plus qu'il n'est pas fait pour vivre dans le monde. Il avait jadis confié à sa sœur Léocadie, qu'il aurait aimé devenir prêtre, mais que cela lui semblait impossible pour une double raison : sa pauvre santé et son minime bagage intellectuel. Toutefois le curé Provençal, dans ses nombreuses promenades avec Alfred dans les rues de Saint-Césaire, le renseigne sur la religion et décèle tôt en lui, une vocation certaine pour la vie religieuse. Alfred lui confia maintes fois que c'était parmi les prêtres, à l'église ou lors des dévotions qu'il se sentait heureux. Un fait, parmi d'autres restés secrets, constitue un indice de sa vocation. En se rendant à une soirée avec des jeunes de son âge, catholiques à gros grains dit-on... il entendit un bruit singulier et inconnu et il pensa d'abord à sa mère : « *Maman, se dit-il intérieurement, si c'est toi qui ne veux pas que j'y aille, fais répéter le son* ». Ce qui arriva : le bruit se fit de nouveau entendre. Alfred vira les talons et s'en alla... prier. Autre indice : Alfred aimait parler avec abondance de son Saint-Joseph, à un tel point, que certains jeunes, par légèreté plutôt que par malice, disaient : « *Il dérive avec sa dévotion à Saint-Joseph...* ». C'est le « *fou à Saint-Joseph* ».

Le curé provençal avait a-t-on dit, préparé Alfred à sa première communion et à sa confirmation. Il présente l'aspirant au frère supérieur de « son » collège à Saint-Césaire. Le chemin s'éclaircit, la voie se dessine, le bout du tunnel fait fuir les ténèbres. Un beau jour de fin d'été, Messire Provençal et son protégé prennent le tout nouveau « chemin du roi » : Saint-Césaire, puis Rougemont, Sainte-Marie de Monnoir, Marieville, Richelieu, Chambly, Saint-Hubert, Longueuil, et Montréal pour dépasser le Mont-Royal vers Saint-Laurent où se trouvaient le collège des Pères de Sainte-Croix et la résidence provinciale. Rempli d'humilité comme toujours Alfred avait dit au prêtre : « *Je ne sais pas lire ni écrire* ». L'abbé Provençal lui rétorqua sagement : « *Ça ne fait rien, il y a des religieux qui font autre chose que de l'enseignement et tu n'a pas besoin de lire ni écrire pour prier.* » Le père Julien Gastineau, supérieur du collège et maître des novices, accueillit Alfred. En lisant la lettre de recommandation de l'abbé Provençal, il prit connaissance de ces simples mots qui veulent tout dire : « *Je vous envoie un saint* ». À son entrée officielle en religion, le 2 février 1874, Alfred prit le nom d'André, en hommage à son maître et guide, le curé de Saint-Césaire : André Provençal.



Prise d'habit, le 27 décembre 1870



Profession perpétuelle, le 2 février 1874

Saint-Césaire, épisode no 3



Une séquelle de la première guerre mondiale, fut la fameuse grippe espagnole, véritable hécatombe où l'on ne dénombrerait plus les morts. Aucune famille ou groupe n'était à l'abri. Le collège de Saint-Césaire fut terriblement touché à l'automne 1918. Il y eut 45 élèves sur le dos en même temps, frappés par cette grippe impitoyable, On envoie chercher le Frère André, âgé de 73 ans et il semble que le thaumaturge, alors dans son âge d'or si l'on peut dire, a écouté la supplique de ses confrères et conjuré le mauvais sort. On organisa

dans la maison, partout sauf dans le dortoir pour ne pas effaroucher les élèves, des processions suppliantes. Après ça, il n'y eut plus un seul malade. Le matin même, rapportent les annales, un seul étudiant de plus avait été atteint : ce fut le dernier.

Saint-Césaire, épisode no 4

En 1935, le Frère André a 90 ans, et il s'amène de nouveau à Saint-Césaire. Le frère Jacques Berthiaume, de la même communauté que le Frère André, nous raconte ce qui lui arriva dans le numéro de septembre 1982 de : *L'Oratoire*. Vers l'âge de trois ou quatre ans, vers 1929 ou 1930, j'étais malade et j'ai commencé à fréquenter L'Oratoire Saint-Joseph. J'ai rencontré le Frère André en tout entre 10 et 15 fois. Je souffrais d'ostéomyélite (ou tuberculose des os). J'étais élève au collège de Saint-Césaire en 1935 et je rencontre le Frère André en lui disant que je voulais être guéri. Il m'a répondu : « *Va demander à ta maman si elle veut que j'emporte tes béquilles à L'Oratoire?* » Ce n'était pas bien loin du collège, je cours chez moi et j'ai renouvelé la demande à ma mère. Éberluée, elle me demande : « *Où as-tu laissé tes béquilles?* » Je repris : « *Je les ai laissées là-bas!* ». Sur le coup, innocent dans les deux sens du mot, je n'avais pas réalisé que j'avais été guéri... dret là, comme ça, instantanément. Jacques Berthiaume est entré dans la même communauté que le Frère André, en 1944.

Quelques miracles par chez nous

Un jour le Frère André est confronté avec un homme pris de boisson, au grand dam de son épouse et des enfants apeurés. On ne saurait préciser si ce fait s'est déroulé à Saint-Pie, à Sainte-Angèle ou à l'Ange-Gardien. Peu importe! L'homme dit : « *C'est mon argent que je bois* ». Le Frère André est là et voit... La femme, à travers ses larmes, dit à son mari : « *Tu ne boiras pas ce verre-là!* ». Il lui répondit : « *Oui je le boirai!* » et se met à...sacrer. Il approche la boisson de sa bouche et le verre lui casse dans les mains, pas seulement une fois, mais à trois reprises. L'homme prit peur et s'arrêta sec. Saint-Joseph, par les yeux et les prières silencieuses du Frère André, a agi une fois de plus.

À l'Ange-Gardien, le petit Denis Ostiguy tombe dans un puits et affirme avoir été retenu par une perche qui se trouvait là. Après des cris stridents on le tira de sa mauvaise position. Ce qu'il faut savoir, c'est que sa mère sortait tout juste d'une neuvaine à l'Oratoire et affirma calmement, avec la pureté des enfants de Dieu : « *Saint-Joseph et les bons anges s'entendent si bien!* ». À Saint-Jean-Baptiste de Rouville, un père de famille risquait de se faire couper une jambe. Il se rétablit complètement et affirma : « *J'ai consulté un autre médecin que le mien et Saint-Joseph et « lui » m'ont guéri.* »

À L'Oratoire

Délaissions un moment Saint-Césaire et sa région. À L'Oratoire, il fut (tenez-vous bien!) : barbier, cellier, commissionnaire, cordonnier, jardinier, communautaire (pratiquant les mêmes dévotions communes que les autres membres de la communauté) surveillant, tailleur et portier, le gros de ses attributions. On se rappelle que son estomac fut toujours « débretté », ne digérant à peu près rien, sinon une sorte de « bouillie » de son cru (sans jeu de mots) composée de farine dans du lait avec un peu de sel. Donc, il couchait sur la dure et mangeait mou. Il était allergique aux fauteuils et d'instinct choisissais les lits les moins emplumés et les chaises carrées de bois. Des photos le prouvent. Si quelqu'un voulait l'éprouver, « l'étriver » comme on disait dans le temps, on n'avait qu'à le traiter de thaumaturge. Lui, le portier par excellence, il sortait de ses gonds (pas longtemps), grandissait temporairement de deux pouces et répliquait inmanquablement : *C'est le Bon Dieu et Saint-Joseph qui guérissent ... non, non, c'est pas moi!* ».



La chambre où habitait le frère André située à l'étage de la chapelle à L'Oratoire Saint-Joseph

Le Frère André est né dans un triangle (ou tout près) de montagnes isolées en Montérégie, là où, Éden perdu, les arbres fruitiers abondent. Ce triangle est formé des monts Saint-Grégoire, Yamaska et Rougemont, tous trois rivalisant avec cette manne moderne, les pommes. Il me vient à l'idée que le Frère André est comparable à un surin, c'est-à-dire à un jeune pommier non encore greffé. Quoique mal en point, « bardassé » à qui mieux mieux, il a survécu plus de 20 ans à un monde qui n'était pas le bon terreau pour lui. Pour se faire transplanter aux pieds d'une autre montagne, le Mont-Royal, où il atteindra avec son Oratoire les plus hauts sommets, se rapprochant, et nous dans sa foulée, du ciel.

Conclusion

Pour terminer, disons que le Frère André est décédé à 92 ans, le 6 janvier 1937. Paul VI, l'a déclaré vénérable le 12 juin 1978. Jean-Paul II, l'a béatifié le 23 mai 1982. Puis le 19 décembre 2009, le pape Benoît XVI a reconnu une guérison miraculeuse attribuable à l'intercession du célèbre religieux. Il devrait être canonisé (saint) par le pape, le 17 octobre 2010. Son corps et son cœur à part, sont proposés à la piété des fidèles dans L'Oratoire même. Si jamais vous allez marcher dans les rues de Saint-Césaire, vous marcherez dans les pas d'un saint. Pas pire, hein, pour un petit gars de chez nous!

Clément Brodeur

Membre de la Société d'histoire et de généalogie des Quatre Lieux

Références :

Lachance, Micheline *Le Frère André*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1988.

Catta, Étienne *Le Frère André 1845-1937*, Montréal, Éditions Fides, 1964.

Annales de L'Oratoire Saint-Joseph.